

## SIR ARTHUR CONAN DOYLE, PÈRE DE SHERLOCK HOLMES ET PARRAIN DES FÉES DE COTTINGLEY

### SIR ARTHUR CONAN DOYLE, FATHER OF SHERLOCK HOLMES AND SPONSOR OF THE COTTINGLEY FAIRIES

David Paigneau

Université de Caen-Normandie

*Résumé* : Comment Sir Arthur Conan Doyle, figure majeure du roman policier depuis la création de Sherlock Holmes, pourrait-il se laisser abuser par des photographies truquées par deux jeunes filles, mettant en scène des fées dans le vallon de Cottingley ? C'est pourtant bien ce qui est arrivé, et cette réflexion se proposera d'interroger l'affaire à la lumière de la pensée de Doyle, à mi-chemin entre positivisme et spiritisme, et plus largement des enjeux confrontés des domaines de la science et de l'imaginaire.

*Mots-clés* : Conan Doyle ; Cottingley ; Fées ; Spiritisme ; Progrès.

*Abstract* : This sounds like a paradox : Sir Arthur Conan Doyle, a major figure in the crime novel since the creation of Sherlock Holmes, being fooled by fake photographs, representing fairies, made by two young girls near the Village of Cottingley. However, this is what happened, and this article will analyse the story by relating it to Doyle's thinking, halfway between positivism and spiritualism, and more broadly to various issues facing the fields of science and imagination.

*Keywords*: Conan Doyle ; Cottingley ; Fairies ; Spiritism ; Progress.

Chaque science doit avoir sa place déterminée dans l'encyclopédie de toutes les sciences [...]. De fait, on ne gagne rien pour la théorie de la nature, ou pour l'explication mécanique des phénomènes de celle-ci, par les causes efficientes, en la considérant selon le rapport réciproque des fins. (Emmanuel Kant, *Critique de la faculté de juger*).

Il y a quelque chose de pire que d'avoir une mauvaise pensée. / C'est d'avoir une pensée toute faite. (Charles Péguy, *La morale et la grâce*).

1917, Cottingley, petit village du Yorkshire aux environs de Bradford. Deux cousines, Frances Griffiths et Elsie Wright, respectivement dix et seize ans, tentent vainement de convaincre leurs parents que les champs, la prairie

et la rivière environnant la propriété familiale des Wright sont peuplés de fées, elfes, lutins et autres créatures surnaturelles. Un beau jour, munies d'un appareil photographique, les deux jeunes filles réalisent une série de clichés ; au développement, des fées apparaissent à l'image autour d'elles. Les photos, ne révélant à l'expertise aucun trucage, attirent l'attention du voisinage, puis de la presse locale et enfin nationale, ouvrant la voie à un affrontement de quelques années entre croyants et sceptiques. Bien des années plus tard, en 1983, alors que le *British Journal of Photography* consacre à l'affaire une série d'articles à la demande de Kodak, Elsie écrit au directeur de la revue une lettre confessant la supercherie et détaillant ses procédés. Mais en 1986, Frances, lors de sa dernière apparition télévisuelle, désavoue sa cousine et, sans nier que la majorité des photos était truquée, maintient qu'au moins l'une d'elles était authentique, et qu'elle n'a pour sa part jamais cessé de croire à l'existence des fées (GIRARDIN & PIRKER, 2003, p. 62-65).

Cette histoire aurait pu se résumer à un simple canular ayant mal tourné, à une farce enfantine aux proportions dépassant les intentions des protagonistes, si un écrivain britannique ne s'était passionné pour l'affaire et persuadé de l'authenticité des images – et quel écrivain ! rien de moins que Sir Arthur Conan Doyle, rendu célèbre par la création de Sherlock Holmes. Mis au courant de l'existence des photos par le rédacteur en chef du magazine *Light* en mai 1920, le romancier va, pendant près de deux ans, mener une campagne acharnée pour faire admettre au public l'existence du « Petit Peuple », s'appuyant sur les preuves que constitueraient les prises de vue réalisées par Elsie et Frances. Cette campagne, entamée en décembre 1920 par un article dans le *Strand Magazine* et ponctuée par la publication d'un livre, *The Coming Out of The Fairies*, en 1922<sup>1</sup>, aura sans l'ombre d'un doute reflété la conviction sincère et profonde de Doyle, qui aura mis sa réputation littéraire en péril pour affirmer sa croyance, et ce jusqu'à sa mort en 1928.

Voilà bien une histoire qui a de quoi laisser perplexe : car Arthur Conan Doyle n'est pas n'importe quel écrivain, et Sherlock Holmes, dans l'imaginaire collectif, n'est pas n'importe quel personnage. Archétype de l'enquêteur inébranlable et infailible, perçant à jour, armé de la puissance de son raisonnement, les mises en scène criminelles les plus élaborées et les plus sophistiquées, le détective à la loupe et à la casquette de tweed ne se serait probablement pas laissé abuser par des fées de papier découpées dans des magazines et fixées aux feuilles par des épingles à chapeau. Mais alors,

<sup>1</sup> Traduit en français par Sylvie Marion sous le titre *Les Fées sont parmi nous. Une enquête inédite*.

pourquoi et comment son créateur l'a-t-il été ? C'est à cette question que les pages qui suivent tenteront de répondre, tout d'abord en analysant le contenu du livre de Conan Doyle sur les fées de Cottingley, puis en élargissant la réflexion au thème des rapports, tels qu'exposés dans l'œuvre de l'écrivain écossais, entre la rigueur de la méthode scientifique et la puissance créatrice de l'imagination. Avec, en toile de fond, une autre interrogation : le père du détective suprêmement rationnel et l'investigateur du surnaturel, une fois réunis dans une seule et même personne, témoignent-ils des contradictions dont sont pétris même les esprits les plus raffinés, ou des liens dialectiques qu'entretiennent les domaines affrontés de la science et de l'imaginaire ?

### **Positivism, spiritisme et quête du Petit Peuple : le contenu du livre-enquête**

Avant d'aborder l'analyse de l'ouvrage, rappelons en quelques mots le parcours intellectuel de Conan Doyle. Étudiant en médecine à l'université d'Édimbourg entre 1876 et 1881, exerçant dans son cabinet de Portsmouth à partir de 1882, il publie en 1887 dans le *Beeton's Christmas Annual* la nouvelle *Une Étude en rouge* [*A Study in Scarlet*], relatant l'enquête d'un détective du nom de Sherlock Holmes, dont la méthode d'investigation consiste à délaissier les témoignages au profit de la déduction à partir des éléments observables. Le personnage et sa méthode déductive doivent beaucoup à l'enseignement du professeur Joseph Bell, médecin célèbre et charismatique dont Doyle avait suivi les cours en 1877. À cette époque, le jeune littérateur, darwiniste, positiviste et décrit par Hélène Machinal comme un « rationaliste convaincu » (MACHINAL, 2004, p. 18), entend illustrer par les enquêtes de Holmes, la puissance de la méthode scientifique dans l'explication des phénomènes mystérieux. Pierre Nordon, dans son *Sir Arthur Conan Doyle, l'homme et l'œuvre* (1964), situe au début du XXe siècle les premiers signes d'un intérêt croissant de l'écrivain pour la doctrine spiritiste : séances de tables tournantes et communication avec les morts, visite d'une maison réputée hantée pour étudier un cas d'« esprit frappeur » (*Poltergeist*), participation à la Société théosophique de l'occultiste Anna Blavatsky (voir NORDON, 1964, et la préface de S. Marion dans DOYLE, 1997)... Dès lors, l'auteur s'inscrit pleinement dans ce groupe d'artistes et penseurs à la fois attachés aux progrès de la raison humaine et sensibles aux pratiques ésotériques, qui ont fait l'objet d'une étude approfondie par Philippe MURAY (1984). En 1916, une profession de foi revendiquée au

grand jour sa conversion au spiritisme, seule manière à ses yeux d'échapper au tropisme techniciste, matérialiste et utilitariste qu'il condamne chez ses contemporains, sans toutefois renier son propre héritage d'homme de science : c'est donc une figure publique ouvertement engagée dans le courant spirite qui va se pencher, au début des années 1920, sur l'affaire des fées de Cottingley.

Après avoir informé le romancier de l'histoire d'Elsie et Frances, M. Gow, rédacteur en chef de *Light*, le fait entrer en relation avec plusieurs de ses proches intéressés par l'affaire. Au mois de mai 1920, Doyle entame un échange épistolaire avec Miss Gardner, lequel débouche sur une rencontre avec le frère de cette dernière, Edward Gardner, qui selon les mots de sa sœur « [...] passe le plus clair de son temps à faire des conférences et autres travaux pour la Société théosophique. » (DOYLE, 1997, p. 22-23), et que l'écrivain décrit pour sa part comme « [...] un homme tranquille, équilibré, réservé, ni excentrique ni illuminé » (DOYLE, 1997, p. 33). Les deux hommes conviennent que Gardner s'occupera de recueillir des témoignages, auxquels Doyle sera chargé de donner une forme littéraire. Ce dernier, une fois les négatifs reçus, les fait examiner par les experts de la société Kodak à Kingsley. Verdict : le truquage, techniquement possible, est fortement envisageable, mais rien dans les analyses effectuées ne permet de conclure avec certitude que les photos ne sont pas authentiques. Le laboratoire retient l'hypothèse la plus vraisemblable – celle du montage photo – mais Doyle, quant à lui, interprète l'incertitude comme un encouragement à creuser la piste surnaturelle. Le romancier justifie ensuite son refus d'adopter d'emblée le point de vue sceptique :

[...] c'est un point de vue raisonnable, mais cela ressemble un peu trop au vieux raisonnement antispiritualiste, tout à fait discrédité, selon lequel un prestidigitateur pouvant produire certains effets, alors une femme ou un enfant qui produisent des effets semblables utilisent eux aussi des techniques de prestidigitation. (DOYLE, 1997, p. 40)

Notons ainsi dans l'immédiat que le scepticisme *a priori* est interprété par l'auteur comme un préjugé doublé d'un procès d'intention, et repoussé en tant que tel. Procédant de la sorte, Doyle renverse donc les critères d'appréciation auxquels le lecteur pourrait s'attendre, *en pointant du doigt l'attitude sceptique comme antiscientifique*. À l'inverse, son propre point de vue de « croyant », lorsqu'il est exposé, est régulièrement accompagné de commentaires censés garantir au lecteur que la plus grande prudence

a présidé à chaque étape de l'enquête : ainsi, Doyle écrit en toutes lettres qu'« après des mois de réflexion, [il est] incapable de faire le point sur cette affaire » (DOYLE, 1997, p. 63) Prudence à vrai dire manifestée dès la phrase introductive du premier chapitre : « *Il se peut que les événements que nous allons raconter dans ce petit livre dévoilent l'escroquerie la plus fabuleuse jamais livrée au public, mais l'avenir démontrera peut-être, tout au contraire, que ces faits constituent un tournant dans l'histoire de l'humanité* » (DOYLE, 1997, p. 21 [nous soulignons, DP]).

D'après le récit de l'enquête, la conviction de l'auteur s'est forgée lors de son voyage en Australie dans la deuxième moitié de l'année 1920 ; voyage pendant lequel Edward Gardner prend en main les suites de l'affaire, en effectuant une seconde série de photographies d'Elsie et Frances entourées de fées. Ces prises de vues réalisées en l'absence de Conan Doyle n'éveillent pas ses soupçons, mais semblent au contraire lever ses derniers doutes, à en croire sa lettre à Gardner du 21 septembre 1920, en réponse à l'envoi des photos le 6 septembre :

Au revoir mon cher Gardner, je suis fier d'avoir été votre associé dans cette affaire, véritable tournant dans l'histoire de l'humanité [...]. L'espèce humaine ne mérite pas qu'on lui fournisse de nouvelles preuves de l'existence des fées, puisqu'elle n'a pas pris la peine, le plus souvent, d'approfondir celles dont elle dispose déjà. Cependant, nos amis de l'au-delà sont beaucoup plus aguerris devant la souffrance et plus charitables que je ne le suis, car je dois confesser que mon âme est remplie du plus grand mépris pour l'indifférence désordonnée et la lâcheté morale que j'observe autour de moi. (DOYLE, 1997, p. 104-106)

On notera dès à présent – avant de développer ce thème plus loin – que l'engagement en faveur des fées de Cottingley comporte des implications morales prenant la forme d'une contestation face à un certain état des mœurs contemporains. Dès lors, convaincu de la sincérité des deux jeunes filles et de la véracité des images, Doyle se lance pour de bon : c'est ainsi qu'un article consacré à l'affaire voit le jour dans le numéro de Noël 1920 du *Strand Magazine* – celui-là même qui avait publié une bonne partie des enquêtes de Sherlock Holmes – bientôt suivi d'un second article en mars 1921. Ce faisant, le romancier n'ignore pas qu'il soulèvera une polémique, dont l'avenir de sa réputation et de sa gloire littéraire ne sera pas le moindre enjeu.

Et de fait, les réactions ne se font pas attendre : dès la parution du premier article, Maurice Hewlett rédige, pour le *John o' London*, un texte

sarcastique se moquant de la naïveté de son homologue et présentant Edward Gardner comme son « mauvais génie » et mauvais conseiller. Celui-ci prêterait d'ailleurs largement le flanc à une telle accusation dans sa réponse à l'article de Hewlett. Ce dernier ayant par exemple fait remarquer qu'il était étrange de voir une jeune fille entourée de créatures surnaturelles regarder vers l'objectif en souriant paisiblement, Gardner rétorquera tout naturellement que Frances, accoutumée à la présence du « Petit Peuple » mais voyant pour la première fois de sa vie un appareil photographique, devait fatalement considérer ce dernier, et non les fées, comme un objet étrange, « surnaturel » et par conséquent digne d'attention (DOYLE, 1997, p. 93-94 & 96). Au nombre des réactions suscitées par l'intervention de Doyle, mentionnons également l'article de George A. Wade paru le 8 décembre 1920 dans le *Evening News* de Londres, exprimant son scepticisme mais n'excluant pas la possibilité que les photos soient authentiques, et un article publié par la *Westminster Gazette* du 12 janvier 1921, reprochant notamment à Conan Doyle la contradiction manifeste, dans son texte écrit pour le *Strand Magazine*, entre le ton de certitude employé par l'écrivain et son utilisation d'un pseudonyme.

Le romancier, soucieux de fournir au public des preuves éclatantes, relate ensuite les observations effectuées en août 1921, sur place et en présence d'Elsie et Frances, par un ami d'Edward Gardner, nommé « M. Sergent » afin de respecter son anonymat<sup>2</sup>. Présenté comme un ancien officier d'artillerie durant la guerre, et surtout comme doué d'un don de clairvoyance, ledit M. Sergent se rendit dans le vallon de Cottingley en compagnie des deux jeunes filles, leur indiquant du doigt les créatures qu'il percevait et leur demandant de les lui décrire, afin de s'assurer qu'elles et lui voyaient bien les mêmes êtres. Bilan : « Leur réponse était toujours correcte, dans la limite de leur pouvoir. » (DOYLE, 1997, p. 116). Quant aux créatures répertoriées par M. Sergent au sein du vallon, leur énumération dépasse de loin les quelques fées visibles sur les photos : gnomes, nymphes, farfadets, diabolins, esprits follets, elfes sylvestres, fée dorée...

Les deux chapitres suivants répertorient les témoignages existants concernant les apparitions de fées, leur accumulation étant désignée comme une garantie de fiabilité. Argument bien sûr paradoxal, pour une raison que le disciple de Joseph Bell et créateur de Sherlock Holmes connaissait mieux que quiconque : l'impossibilité de juger comme équivalents un amoncellement, si spectaculaire soit-il, de témoignages, et une seule preuve

<sup>2</sup> Dont le nom réel était Geoffrey Hodson (1886-1983), occultiste et membre de la Société théosophique.

matérielle indiscutable.

Le chapitre final récapitule le point de vue spirite et théosophique au sujet de l'existence du « Petit Peuple ». Doyle fait ici état d'une grande froideur chez ses homologues, et d'un scepticisme plus profond et systématique que celui du grand public. À en croire le romancier, les adeptes du mouvement spirite craignaient surtout qu'une campagne sur ce sujet, menée par l'un des leurs, ne risquât de créer une confusion et d'assimiler leur doctrine à une croyance naïve en des créatures folkloriques :

Les critiques les plus graves émanaient des spirites pour qui l'existence d'êtres nouveaux, aussi éloignés des esprits que des êtres humains, n'était guère plausible et qui craignaient – à juste titre sans doute – que leur apparition ici-bas ne complique le débat parapsychique en cours, si crucial pour nombre d'entre nous. (DOYLE, 1997, p. 34)

Les termes à souligner dans cette phrase sont à n'en pas douter « débat parapsychique », tant leur présence nous rappelle que du point de vue des adeptes du spiritisme, leur discipline est bel et bien une science, voire la vraie science. En effet, un spirite contemporain de Doyle s'oppose avant tout à la démarche scientifique contemporaine, à ses yeux dévoyée par un tropisme délaissant la curiosité devant l'inexpliqué au profit d'une quête exclusive d'efficacité pratique. En ce sens – et en ce sens uniquement – la doctrine spirite représente moins une croyance au surnaturel qu'une tentative de définir à nouveau la science comme *philosophie naturelle*. Dès lors, qu'un écrivain profondément engagé dans le courant spirite défende l'existence du « Petit Peuple », n'apparaîtrait pas comme la suite logique d'un parcours intellectuel, mais au contraire comme la conséquence d'un dilemme irrésolu. Et cette précision éclaire plusieurs aspects du livre, à commencer par sa préface. Car s'il semble sage, de la part du romancier, d'avoir séparé de manière radicale l'affaire des fées de Cottingley des enjeux du spiritisme dans une « préface-paratonnerre », le contenu du texte peut surprendre le lecteur. Ce dernier comprend en effet rapidement que la crainte d'Arthur Conan Doyle n'est pas que sa profession de foi spirite puisse nuire à la reconnaissance de l'existence des fées, mais au contraire que sa prise de position en faveur d'Elsie et Frances puisse porter un mauvais coup à la pénétration de sa doctrine dans le public :

J'ajoute que le débat qui s'exerce autour de l'existence objective d'une forme de vie infrahumaine n'a rien à voir avec la question plus vaste et absolument

---

vitale du spiritisme. Je serais désolé si mes arguments en faveur du spiritisme étaient d'une quelconque manière entachés par l'exposé de cette très étrange histoire qui n'a vraiment rien à voir avec le prolongement de la vie dans l'au-delà. (DOYLE, 1997, p. 18)

Toutefois, cette prudence contraste avec le développement suivant, dans lequel l'auteur admet nettement que la pensée spirite aurait beaucoup à gagner d'une reconnaissance de la réalité des fées de Cottingley :

Croire à l'existence des fées fera sortir l'esprit matérialiste du XXe siècle de l'ornière boueuse dans laquelle il s'est enfoncé, et lui fera reconnaître que la vie est pleine de charme et de mystère. Ayant admis cela, le monde ne trouvera pas si difficile d'accepter le message spirituel, renforcé par des faits physiques, qui lui a déjà été si souvent révélé avec tant de conviction. (DOYLE, 1997, p. 63-64)

En d'autres termes, la révélation d'une escroquerie ne saurait remettre en cause les conclusions philosophiques et métaphysiques portées par le spiritisme, mais l'existence avérée de créatures surnaturelles constituerait un argument de poids en faveur des mêmes conclusions. Cette appréhension de voir un possible canular décrédibiliser sa pensée spéculative transparait chaque fois que Conan Doyle mêle, dans un même développement, son enquête et ses choix philosophiques. Ainsi, dans la conclusion du chapitre final – aux allures de lettre ouverte justificative aux membres de la Société théosophique – concède-t-il en toutes lettres : « Je ne prétends pas que les preuves soient aussi parfaites que dans le cas des phénomènes spirites » (DOYLE, 1997, p. 206).

Le constat qui s'impose, à la lecture du livre, est que ses enjeux dépassent de très loin, dans la pensée de l'auteur, la seule résolution d'une controverse quant à l'authenticité de quelques clichés. Ce qu'Arthur Conan Doyle met dans la balance en 1920, ce n'est pas uniquement sa propre réputation de littérateur, mais l'avenir d'un courant de pensée porteur à ses yeux d'une vérité encore irrévélée – et à révéler, ce à quoi il s'est employé depuis 1916. Envisagé sous cet angle, l'ouvrage prend l'aspect d'une tentative de réunion des deux personnages les plus emblématiques imaginés par Doyle : Sherlock Holmes l'enquêteur orfèvre de l'objectivité souveraine, et le professeur Challenger, explorateur des mondes mystérieux et inconnus. De fait, cette tentative de mettre une méthode d'investigation se voulant rationnelle au service de conclusions prétendant prouver l'existence d'un monde inaccessible à la raison, éclaire non seulement plusieurs pans de

l'œuvre et de la pensée de Doyle, mais plus globalement une séquence de l'histoire des idées et plus largement encore, quelques enjeux des liens à la fois conflictuels et complémentaires unissant les domaines de la science et de l'imaginaire.

### Vérité littéraire ou science de l'imaginaire

La réalité se montre, le réel se démontre.

(Jacques Lacan)

Il va sans dire que les pages qui précèdent auraient totalement manqué leur but, si elles laissaient au lecteur l'impression d'une raillerie envers les erreurs commises et les contradictions manifestées par Arthur Conan Doyle dans l'affaire des fées de Cottingley, ou plus généralement dans son attachement au spiritisme. Afin qu'aucun doute ne puisse subsister quant aux intentions de cette réflexion, posons d'emblée le postulat, qu'il y aurait sans doute plus de grandeur d'âme dans l'attitude d'un homme engageant sa réputation dans la défense d'une cause erronée mais cherchant à tirer de sa mauvaise cause une série de méditations et de questions réellement inspirantes, que dans celle d'un sceptique systématique croyant faire œuvre d'esprit critique en résumant à une série de deuils<sup>3</sup> ou à conditionnement par l'imaginaire paternel<sup>4</sup>, les raisons dudit engagement. Aussi semble-t-il plus fécond d'interroger les errements de Doyle en les replaçant à la fois dans un contexte historique et intellectuel particulier, et dans le cadre de questionnements plus larges.

D'une façon logique, le premier mouvement de contextualisation concernera la pensée de l'auteur. Hélène MACHINAL (2004), en étudiant

---

<sup>3</sup> Rappelons qu'au sortir de la guerre, Conan Doyle avait successivement perdu son fils Kingsley en 1918, puis son frère cadet Innes en 1919. Ces événements ont souvent été avancés pour tenter d'expliquer les prises de position de l'écrivain, jusqu'à Elsie Wright elle-même qui, dans sa lettre de 1983, justifiait ainsi la persistance des deux jeunes filles dans leurs mensonges : « J'avais aussi de la peine pour Conan Doyle. Nous avons lu dans les journaux qu'on lui adressait des commentaires désagréables à cause de l'intérêt qu'il portait au spiritisme, et maintenant on se moquait de lui parce qu'il croyait à nos fées [...]. Il venait de perdre son fils à la guerre et le pauvre homme essayait certainement de se consoler comme il le pouvait avec des choses qui ne sont pas de ce monde » (DOYLE, 1997, p. 211).

<sup>4</sup> Le peintre Charles Altamont Doyle (1832-1893), père de l'écrivain, avait fait des créatures surnaturelles, notamment les fées, l'un de ses sujets de prédilection, comme en témoigne l'un de ses tableaux les plus connus, *A Dance Around the Moon*.

dans un même ouvrage les trois directions empruntées par Conan Doyle dans ses romans et nouvelles – récits policiers, récits fantastiques et fictions spéculatives – a parfaitement mis en lumière la continuité et la cohérence d'ensemble de cette œuvre apparemment disparate. Ainsi, le personnage de Sherlock Holmes lui-même n'est pas exempt d'une certaine ambiguïté quant à son rapport à la réalité positive sur laquelle il s'appuie pour résoudre ses enquêtes criminelles. Hélène Machinal rappelle notamment que le détective partage de nombreux points communs avec le type de l'artiste décadent incarné par Oscar Wilde<sup>5</sup> : cocaïnomane protestant contre l'ennui de l'existence, esthète jugeant la société contemporaine vulgaire et sans intérêt, observateur attentif aux moindres détails, flâneur goûtant les promenades solitaires au milieu de la foule, etc. Il n'y a donc qu'un pas à franchir pour voir en Holmes un « scientifique-artiste », dont la « polarité » scientifique excelle à analyser les recoins les plus obscurs du monde phénoménal, tout en se refusant, en tant qu'artiste, à considérer ce talent d'observation comme l'accomplissement et l'aboutissement de la vie de l'esprit :

Holmes est présenté comme l'archétype de l'esprit rationnel et scientifique de l'être humain et, même s'il représente en fait une impossibilité, un mythe qui consiste à créer un personnage qui ne serait qu'esprit, le simple fait de son existence fictive est inquiétant. Il est en fait une incarnation de l'idéal positiviste selon lequel tout est explicable rationnellement, mais cette légitimation d'une réalité totalement explicable scientifiquement passe par la fiction. Pour interpréter la réalité, le détective scientifique a recours à l'imagination. Paradoxalement, Holmes est un scientifique *et* un artiste. Il crée, grâce à ce qu'il appelle une méthode scientifique, d'autres fictions qui se révèlent exactes dans le monde fictif de Doyle [...]. Il semble dès lors que plus Holmes est présenté comme un esprit rationnel et scientifique, plus sa dimension d'artiste devient importante. Cette dualité même du personnage est inquiétante. (MACHINAL, 2004, p. 130)

Par le biais de la création des personnages, les sciences contemporaines s'insèrent ainsi explicitement dans l'esthétique romanesque de Doyle. En conséquence, la création du professeur Challenger n'aurait pas constitué une rupture avec sa période holmesienne, mais plus simplement un rééquilibrage ou un changement de focale ; une tentative de dépassement, et non de rupture avec l'« idéal positiviste ». Cette évolution, selon l'exégète, est intimement liée à plusieurs temps forts du parcours intellectuel et spirituel de l'écrivain : sa volonté de se débarrasser de l'étiquette écrasante de « créateur de Sherlock

<sup>5</sup> Dont Conan Doyle était un admirateur, et qui a lui aussi appartenu à une société de théosophie, l'*Hermetic Society*, dès sa fondation en mai 1884.

Holmes » et d'abandonner la voie du récit policier, son appréhension devant l'amoralisme grandissant de ses contemporains, et son adhésion au courant théosophique :

En créant Holmes, Doyle s'est enfermé dans la logique d'un monde fictif très mimétique, véritable reflet d'un monde contemporain dans lequel la raison positiviste est reine. Même s'il a consciemment, ou inconsciemment, ménagé des zones d'ombre dans le personnage de Holmes lui permettant de développer sa dimension inquiétante, le mode d'écriture du récit policier est cependant restreint. Si donc, en apparence, Doyle reproche à Holmes de lui rapporter de l'argent, plus profondément, l'auteur conteste le rationalisme et le matérialisme qu'il représente. De surcroît, il s'agit là de ce que Doyle reproche toute sa vie au monde qui l'entoure. Au matérialisme il oppose la nécessité d'un progrès moral et d'une recherche spirituelle.

De fait, artiste et médecin, Doyle s'inscrit dans la mouvance des hommes de lettres et de sciences de l'époque qui s'intéressent aux phénomènes semblant résister au rationalisme forcené du positivisme. Aussi Doyle se penche-t-il sur les phénomènes spirites. (MACHINAL, 2004., p. 169)

Pierre NORDON, dans son ouvrage de 1964, abondait déjà dans ce sens en rappelant que la profession de foi spirite de 1916 n'avait rien d'un acte impulsif et irraisonné, mais venait ponctuer des années de questionnement et d'évolution philosophique et spirituelle dont les aventures du professeur Challenger furent la traduction dans l'espace de la fiction.

Naturellement, Arthur Conan Doyle ne fut pas un cas isolé, la quasi-totalité des artistes et penseurs contemporains s'étant confrontée à des interrogations similaires. L'essor puis la domination de la pensée positiviste tout au long du XIXe siècle était certes allée de pair avec un progrès continu dans la connaissance scientifique et une compréhension de plus en plus affinée des lois universelles, mais ce *rationalisme* s'était en parallèle traduit par une *rationalisation* des rapports sociaux et des lois de la cité. Ce que Karl Marx avait nommé les « eaux glacées du calcul égoïste » ne laissait que peu de place au rêve, à l'idéal et à l'imaginaire, autrement dit aux sources communes de l'erreur factuelle et de l'élan créateur. D'où, sous de nombreuses plumes, l'expression d'une méfiance persistante, non pas certes envers la science en tant qu'activité intellectuelle et mode de connaissance, mais en tant que modèle social et comportemental. Exemple parmi les plus parlants de cet état d'esprit, ces portraits croisés de l'artiste et du savant établis par Eugène Delacroix le 2 septembre 1854 dans son *Journal* :

Les savants ne font autre chose, après tout, que trouver dans la nature ce

qui y est. La personnalité du savant est absente de son œuvre ; il en est tout autrement de l'artiste. C'est le cachet qu'il imprime à son ouvrage qui en fait une œuvre d'artiste, c'est-à-dire d'inventeur. Le savant découvre les éléments des choses, si on veut, et l'artiste, avec des éléments sans valeur là où ils sont, compose, invente un tout, créé, en un mot ; il frappe l'imagination des hommes par le spectacle de ses créations, et d'une manière particulière. Il résume, il rend claires pour le commun des hommes qui ne voit et ne sent que vaguement en présence de la nature, les sensations que les choses éveillent en nous. (DELACROIX, 1996, p. 461-462)

Dans ce texte, ce qui transparaît le plus nettement est un contraste entre l'impersonnalité de la connaissance rationnelle et la construction d'une vision du monde individualisée et autonome, dont l'apprentissage revient de droit aux activités mettant l'imagination à profit. Ainsi, le développement du savoir scientifique est envisagé non comme un progrès, mais comme une limitation des capacités humaines, du moins lorsqu'il est considéré comme le but exclusif d'une vie intellectuelle. Au nombre des artistes et penseurs contemporains de Doyle ayant abouti à des conclusions similaires, citons Tolstoï, Dostoïevski estimant qu'une société reposant uniquement sur la raison et la logique ne serait rien de plus qu'une fourmilière, Victor Hugo mettant sur un pied d'égalité le scientisme et l'obscurantisme religieux, Nietzsche décrivant le cerveau humain idéal comme composé de deux compartiment étanches, « l'un pour être sensible à la science, l'autre à ce qui n'est pas la science » (NIETZSCHE, 1968, p. 176), Proust assignant au roman le rôle de télescope braqué sur les souvenirs comme celui de l'astronome l'est sur les étoiles, et bien d'autres. Paradigme parfaitement résumé par Baudelaire évoquant ce « goût exclusif du Vrai (si noble quand il est limité à ses véritables applications) » (BAUDELAIRE, 1999, p. 363), et que Doyle illustre en de nombreuses occurrences tout au long de son livre :

[...] ces phénomènes liés aux fées ou aux fantômes, auxquels tant de générations ont adhéré, et qui semblent encore aujourd'hui, *même en pleine ère matérialiste*, entrer dans la vie de certains de la manière la plus inattendue.

*La science victorienne aurait pu laisser un monde dur, propre, nu, comme un paysage lunaire. Mais cette science-là n'apporte en vérité qu'une faible lueur dans les ténèbres*, et au-delà de ce cercle limité de savoir bien déterminé, nous voyons se profiler autour de nous l'ombre de possibilités gigantesques et fantastiques, se projetant sans cesse dans notre mental, de telle sorte qu'il est difficile de les ignorer. (DOYLE, 1997, p. 139 [nous soulignons, DP])

D'où, pour des artistes et hommes de lettres saluant les avancées

de la connaissance et de la raison humaine tout en s'inquiétant de leurs conséquences sur la société nouvelle, le sentiment d'être prisonniers entre les deux pinces d'une tenaille : d'un côté le risque, en s'attaquant de front au domaine des sciences dures, d'aborder de façon critique des débats ne relevant pas de leur spécialité, et d'apparaître ainsi comme les agents d'une chute dans l'obscurantisme ; de l'autre le danger, en laissant à la seule démarche rationnelle le soin de régir la formation individuelle des contemporains, leurs relations sociales et leur être-au-monde, de voir émerger une civilisation dans laquelle des mots comme imagination, indépendance d'esprit, art ou poésie n'auraient plus de sens. Ce dilemme s'est posé sans discontinuer depuis le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, s'attachant, au gré des époques et des ères culturelles, à différents points d'achoppement particuliers, dont seuls quelques exemples pourront être cités ici.

Concernant les conséquences de la domination positiviste sur la vie de l'esprit, mentionnons en guise d'illustration deux lettres de Flaubert ; la première du 16 mars 1871 à Alfred Maury : « Que veut dire le mot : *Progrès* ? Nous allons entrer dans un ordre de choses hideux, où toute délicatesse d'esprit sera impossible » (FLAUBERT, 1998, p. 290) ; la seconde du 29 avril 1872 à George Sand, au sujet de Théophile Gautier : « Il se meurt d'ennui et de misère ! Personne ne parle plus sa langue ! Nous sommes ainsi, quelques fossiles qui subsistent, égarés dans un monde nouveau » (FLAUBERT, 1998, p. 521).

Quelques décennies plus tard, au sortir de la deuxième Guerre Mondiale, George Orwell appliquait une dialectique similaire à la question politique dans son essai *Où meurt la littérature* (1946), en tentant d'expliquer pourquoi les acteurs de la vie littéraire avaient, plus fréquemment que les scientifiques de renom, fait preuve de lucidité quant à la nature et aux objectifs des régimes totalitaires :

C'est au point de confluence de la littérature et de la politique que le totalitarisme exerce la plus forte pression sur les intellectuels. À ce jour, les sciences exactes ne sont pas exposées à une menace d'une ampleur comparable. Cela explique en partie que, dans tous les pays, les scientifiques se rangent plus facilement que les écrivains derrière leurs gouvernements respectifs. (ORWELL, 2005, p. 122)

Plus généralement, c'est la question d'un éventuel lien causal entre le progrès scientifique et le progrès moral qui fut le plus âprement discutée par les hommes de lettres. Et les enjeux historiques de cette confrontation n'ont

pas manqué de se traduire, non seulement dans les thèmes abordés par leurs œuvres, mais également dans les expériences esthétiques et stylistiques qui ont ponctué les deux siècles écoulés.

Or, c'est bien à cette question en particulier que s'est frotté Conan Doyle ; son héritage conjoint d'homme de science et d'homme de lettres le conduisit notamment à chercher un moyen de concilier des exigences propres aux deux tendances de son parcours intellectuel et philosophique, et dont la compatibilité n'allait pas de soi, tant s'en faut. C'est dans cette dialectique que s'inscrit, selon Hélène Machinal, la question du spiritisme dans la pensée de l'écrivain écossais :

Le début du XXe siècle et la modernité impliquent un dépassement de la science par le progrès matériel qu'elle engendre [...]. Pour Doyle, darwiniste convaincu, le mal ne vient pas de la science ; il vient de l'homme qui s'éloigne de la nature, révélation de Dieu. Ces idées, tirées de la lecture de Winwood Reade, le mènent à fustiger le matérialisme que le progrès scientifique entraîne. Doyle cherche en fait à garantir à la science une certaine moralité et, inversement, il est à la recherche d'une forme de spiritualité qui s'appuierait sur la rationalité de la science, et non sur des dogmes vieux de plusieurs milliers d'années. Ce point de contact entre la science et la religion, il le trouve dans le spiritisme [...]. Si les sciences occultes sont la conséquence d'une réaction contre le positivisme, elles s'ancrent toutefois dans un paradoxe puisqu'il s'agit d'étudier l'irrationnel par une méthode scientifique. Aussi le spiritisme est-il une *science* des esprits, une « révélation scientifique » grâce à laquelle la manifestation de l'irrationnel devient rationnelle. (MACHINAL, 2004, p. 293-294)

Peut-être y a-t-il ici de quoi atténuer le sentiment de perplexité que l'on peut ressentir en voyant le père de Sherlock Holmes tenter de nous convaincre de l'existence des fées de Cottingley, ou de la vérité factuelle du mouvement spirite : l'attrait de l'auteur pour les sciences occultes et les croyances surnaturelles témoignait moins d'un rejet que d'une insatisfaction, et s'inscrivait dans une constellation de questionnements sur le degré réel d'autosatisfaction que pouvait engendrer l'idée de « progrès ». Ici encore, il est intéressant de mettre en parallèle les investigations de Conan Doyle avec le *Journal* de Delacroix, plus particulièrement l'entrée du 22 mai 1853 :

Causé à dîner des *tables tournantes* : Mme Villot a vu et fait des expériences ; elle en vient à croire presque au surnaturel [...]. L'homme fait des progrès en tous sens : il commande à la matière, c'est incontestable, mais il n'apprend pas à se commander à lui-même. Faites des chemins de fer et des télégraphes,

traversez en un clin d'œil les terres et les mers, mais dirigez les passions comme vous dirigez les aérostats ! Abolissez surtout les passions mauvaises, qui, dans les cœurs, n'ont pas perdu leur emprise détestable, en dépit des maximes libérales et fraternelles de l'époque ! Là est le problème du progrès, et même du véritable bonheur. Il semble, tout au contraire, que nos instincts de convoitise ou de jouissance égoïste soient infiniment plus excités par toutes ces matérialistes améliorations. (DELACROIX, 1996, p. 351)

Ce que révèle la confrontation entre ces différents points de vue et l'évolution intellectuelle de Doyle et de nombre de ses contemporains, c'est avant tout, semble-t-il, l'extrême complexité de la coexistence de deux impératifs constants de la vie de l'esprit, la quête de la vérité factuelle et la question des enjeux philosophiques, moraux et spirituels propres à chaque nouvelle étape de ladite quête. Une confrontation permanente, parfaitement illustrée par l'essai rédigé en 1931 par Edmund Husserl et publié posthume, *La Terre ne se meut pas (1989)*<sup>6</sup> : Husserl y pointait la contradiction entre l'évidence scientifique de la mobilité de la planète dans l'espace et la sensation d'immobilité propre à l'expérience vécue, pour se demander si la dépréciation systématique du ressenti humain au profit de la vérité objective était réellement la marque – et à plus forte raison la cause potentielle – d'un progrès de l'espèce. Dans les années 1990, l'astrophysicien Hubert Reeves résumait ainsi cette confrontation et ses enjeux : « La question du « comment fonctionne le monde » a fait au cours des siècles derniers des progrès considérables. Tel n'est pas le cas pour le « comment vivre » (REEVES, 1994, p. 37).

Au final, l'affaire apparemment anodine des fées de Cottingley est devenue, dans la pensée et sous la plume du créateur de Sherlock Holmes, le révélateur d'une question récurrente et possiblement insoluble : à quel point la croyance en des créatures surnaturelles est-elle, en définitive, plus naïve que l'idée selon laquelle une connaissance plus fine des lois de la nature, l'amélioration des conditions matérielles et les innovations technologiques seraient à elles seules la garantie d'un progrès global de l'humanité dans son essence la plus profonde ? Arthur Conan Doyle s'enthousiasmant pour une série de photographies truquées eut, quoi que l'on puisse en dire *a posteriori*,

<sup>6</sup> Voici en quelques lignes le résumé de l'ouvrage proposé par Étienne Klein : « Husserl n'y conteste nullement la valeur de vérité de la découverte de Copernic et Galilée : il demeure acquis que la Terre tourne autour du Soleil, qui lui-même tourne autour d'autre chose. Simplement, selon lui, la Terre n'est pas une planète comme une autre. Elle est le sol originnaire et insubstituable de notre ancrage corporel ; pour nous, elle n'est donc pas en mouvement. Selon Husserl, c'est l'oubli de cette relation primordiale du corps au sol qui le soutient qui constitue la « faute originelle » de la modernité scientifique » (KLEIN, 2015, p. 173).

le mérite considérable de se risquer à proposer une réponse tranchée à cette interrogation.

## Références

BAKER, Michel. **The Doyle Diary**. New York / Londres : Paddington Press, 1978.

BAUDELAIRE, Charles. **Écrits sur l'art**. Paris : Le Livre de Poche, 1999.

DELACROIX, Eugène. **Journal. 1822-1863**. Paris : Plon (Les Mémoires), 1996.

DOYLE, Arthur Conan. **Les Fées sont parmi nous**. Une enquête inédite. Paris : Éditions Jean-Claude Lattès, 1997.

\_\_\_\_\_. Fairies Photographed : An Epoch-making Event. **The Strand Magazine**, p. 463-468, décembre 1920.

\_\_\_\_\_. The Evidence for Fairies. With More Fairy Photographs. **The Strand Magazine**, p. 199-206, mars 1921.

FAIVRE, Antoine. Sir Arthur Conan Doyle et les esprits photographiés. **Ethnologie française**, nr. 33, p. 623-632, 2003.

FLAUBERT, Gustave. **Correspondance**. IV (janvier 1869 – décembre 1875). Paris : Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade), 1998.

GARDNER, Edward. **Fairies: the Cottingley photographs and their sequel** [1945]. Chennai : Theosophical Publishing House, 1966.

GIRARDIN, Daniel ; PIKER, Christian. **Controverses**. Une Histoire juridique et éthique de la photographie. Paris : Actes Sud ; Musée de l'Élysée, 2003.

HODSON, Geoffrey. **Fairies at Work and at Play** [1925]. Whitefish : Kessinger Publishing, 2003.

HUNTINGTON, Tom. The Man who Believed in Fairies. **Smithsonian**, nr. 6, p. 105-114, septembre 1997.

HUSSERL, Edmund. **La Terre ne se meut pas**. Paris : Éditions de Minuit (Philosophie), 1989.

KLEIN, Étienne. **Le monde selon Étienne Klein** [2014]. Paris : Flammarion (Champs), 2015.

MACHINAL, Hélène. **Conan Doyle**. De Sherlock Holmes au professeur Challenger. Rennes : Presses Universitaires de Rennes (Interférences), 2004.

MURAY, Philippe. **Le XIXe siècle à travers les âges**. Paris : Denoël (Revue Infini), 1984.

NORDON, Pierre. **Sir Arthur Conan Doyle, l'homme et l'œuvre**. Paris : Éditions Didier, 1964.

NIETZSCHE, Friedrich. **Œuvres philosophiques complètes, Tome III : Humain, trop humain**. Un livre pour esprits libres & Fragments posthumes (1876-1878), volume I. Paris : NRF Gallimard, 1968.

ORWELL, George. **Tels, tels étaient nos plaisirs**. Et autres essais (1944-1949). Paris : Éditions Ivrea ; Éditions de l'Encyclopédie des Nuisances, 2005.

REEVES, Hubert. **Dernières nouvelles du cosmos**. Vers la première seconde. Paris : Éditions du Seuil (Science ouverte), 1994.